



# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.  
 » » 14 » six mois.  
 » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C<sup>o</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE BULLIER et C<sup>o</sup> pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 6 mars 1866.

## BULLETIN.

La discussion du paragraphe de l'Adresse relatif à l'Algérie a continué hier au Corps législatif. Le général Allard a répondu au discours prononcé samedi par M. Laujainais.

Demain et les jours suivants viendront en délibération les paragraphes relatifs aux affaires intérieures. Il y a, dès à présent, huit orateurs inscrits sur la question agricole.

Le Bulletin de Paris dit, « qu'on affirmait hier en Bourse que Paris était désigné pour la tenue des Conférences dans lesquelles doit être réglée la question roumaine.

« Il est démenti dans les sphères officielles, ajoute la même correspondance, que la France porte la candidature du prince Czartoryski. La Russie propose dit-on, le prince de Montenegro et l'Angleterre appuie les prétentions fort sérieuses, dit-on, du roi Georges, lequel se trouverait cumuler la souveraineté de la Grèce indépendante et l'autorité moldo-valaque subordonnée à la Turquie.

On mande de Bucharest que le gouvernement a cru nécessaire d'envoyer des troupes en Moldavie. Pour quelques districts, il a été nommé des Commissaires extraordinaires ayant la haute main sur les préfets. Le Conseil d'Etat a été renouvelé; M. John Floresco a été nommé vice-président de cette assemblée. L'emprunt national a été voté par l'Assemblée. Le succès est assuré. Les banquiers ont souscrit pour des sommes importantes. — Il va être présenté à l'Assemblée un projet de loi pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat et l'indépendance complète de l'Eglise.

On ne sait encore rien des impressions causées à Berlin par les derniers débats qui ont eu lieu au sein du Corps législatif sur la question des duchés; mais quelques feuilles de Vienne, notamment le *Neuveau*

*Fremdenblatt*, se plaisent à constater que la Prusse se montre moins exigeante depuis qu'elle sait qu'une conférence doit avoir lieu en vue du règlement des affaires des Principautés. Jusqu'à quel point cette appréciation est-elle fondée? C'est ce que nous ne savons point.

Les mêmes feuilles pensent que le cabinet prussien peut prendre les décisions et faire les propositions qu'il voudra, mais qu'elle ne saurait devenir l'objet d'un examen très calme. La Prusse ne saurait penser à une sommation dans un moment où l'Europe est assemblée, car elle se mettrait en conflit avec les forces supérieures de l'Europe. Il serait d'ailleurs ridicule de parler de sommation quand on songe à envoyer le général de Manteuffel à Vienne. Cette personnalité, qui appartient au parti de l'alliance avec l'Autriche, serait la moins propre à transmettre des propositions de nature à mettre l'Autriche et la Prusse en hostilité réciproque.

Il serait toutefois prématuré d'abandonner trop tôt dans ce sens. Les espérances de concorde et de transaction doivent certainement être encouragées. Mais il serait téméraire de les prendre au pied de la lettre. M. de Bismarck s'est trop avancé pour reculer de bonne grâce.

Les journaux anglais, contredisant des bruits répandus affirmant depuis trois jours, reviennent sur la possibilité et même sur la vraisemblance d'une crise ministérielle. Le Cabinet Russell serait plus incertain que jamais quant à l'adhésion de la gauche au bill réformiste qui sera présenté aux Chambres le 12 mars. Les choses en sont là.

Les dernières nouvelles de Constantinople annoncent que la conférence sanitaire délibère avec activité. Il y a tout lieu de penser que prochainement on arrivera à des résultats qui satisfieront les puissances européennes, justement préoccupées du grave sujet mis en délibération.

J. REBOUX.

On lit dans le *Moniteur du soir* du 5 mars:

« Les documents diplomatiques présentés aux grands corps de l'Empire français sont parvenus en Amérique, et les journaux de New-York ont commencé le 16 février la publication de ceux de ces documents qui traitent des rapports entre la France et les Etats-Unis.

« La fermeté en même temps que la modération du langage tenu par le gouvernement français, notamment à l'occasion des affaires du Mexique, ont produit aux Etats-Unis une impression très satisfaisante, en déterminant d'une manière aussi calme qu'équitable les vues précises de la France et son désir de sauvegarder à la fois les intérêts légitimes qu'elle doit défendre et les relations d'amitié traditionnelle qu'elle entretient avec les Etats-Unis de l'Amérique du Nord depuis leur fondation.

Nous lisons dans le même journal :

« Les nouvelles du Mexique portent la date de Vera-Cruz, 1<sup>er</sup> février. La situation intérieure de l'empire continuait à être favorable. Les mouvements des troupes austro-mexicaines dans les Terres-Chaudes ont complètement établi l'ordre dans cette importante région. Les dispositions étaient prises par l'autorité militaire pour poursuivre énergiquement les fauteurs de troubles qui se trouvent encore dans quelques parties éloignées de l'empire.

« La nouvelle du pillage de Bagdad par des filibustiers venus du territoire des Etats-Unis a causé au Mexique une profonde sensation, surtout à cause des détails horribles dont a été accompagné cet attentat et des sévices dont la population de Bagdad a été victime.

On lit dans la *Patrie* :

« Les dépêches de Bucharest n'annoncent pas aujourd'hui, selon la formule invariable depuis huit jours, que « la tranquillité générale règne dans ce pays. »

« Elles apprennent, au contraire, que, conformément à toutes les prévisions, une grande agitation continue à se manifester en Moldavie, et que le gouvernement provisoire de Bucharest a dû envoyer des troupes à Jassy.

« Cette agitation en Moldavie était inévitable. Elle n'est pas, hatons-nous de le dire, révolutionnaire; c'est une protestation contre les événements de Bucharest, contre le renversement, par une conspiration, du

gouvernement légalement établi sous la garantie des grandes puissances.

« Un pareil état de choses n'est pas de nature à faciliter l'acceptation du trône moldo-valaque par un prince étranger. Aussi, au milieu des difficultés que les événements du 22 février ont créées au peuple roumain, y a-t-il lieu de redouter la rupture des liens politiques qui rattachent les deux Principautés.

« Ce sera là, il faut le craindre, le seul résultat du mouvement qui a renversé le prince Couza, et ainsi se verront compromis tous les avantages que les Principautés avaient trouvés dans les sympathies des puissances occidentales depuis la guerre de Crimée.

L'étendue des ramifications du fénianisme dans l'armée anglaise est un sujet qui est fort discuté au-delà du détroit. On n'admet pas qu'il n'y ait de fénians dans l'armée que ceux qui l'étaient avant leur enrôlement. Le grand nombre d'arrestations déjà opérées rend cette assertion improbable quand on pense que plusieurs des militaires arrêtés sont des officiers non commissionnés qui, par conséquent, étaient dans l'armée longtemps avant qu'on ne pensât au fénianisme. Plusieurs des régiments où l'on constate la conspiration sont de plus restés dans les colonies depuis quelques années.

## DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes:

Londres, 5 mars.

Le *Morning-Post* dit que le cabinet n'est pas encore d'accord au sujet du projet de réforme à présenter lundi.

Le *Morning Star* voit que le projet de réforme ne sera pas satisfaisant pour le parti libéral qui, dans ce cas, voterait contre le cabinet.

Bucharest, 3 mars.

Le gouvernement a cru nécessaire d'envoyer des troupes en Moldavie. Pour quelques districts, il a été nommé des commissaires extraordinaires ayant la haute main sur les préfets. Le Conseil d'Etat a été renouvelé; M. John Floresco a été nommé vice-président de cette assemblée.

Bucharest, 4 mars.

L'emprunt national a été voté par l'Assemblée.

Le succès est assuré. Les banquiers ont souscrit pour des sommes importantes.

Les projets de garde civique et d'appel de quatre mille hommes sous les drapeaux sont examinés d'urgence par les sections. Toutes les concessions inconstitutionnelles ont été déferées au Sénat.

Demain il sera présenté à l'Assemblée un projet de loi pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat et l'indépendance complète de l'Eglise.

Naples, 4 mars.

Les journaux annoncent que le maire et la giunta municipale ont donné leur démission.

Le prince Humbert, président du comité d'association nationale pour la dette publique, a souscrit pour cent mille francs.

Southampton, 5 mars.

Le paquebot, le *Rhône*, apportant les malles du Brésil et de la Plata, vient d'arriver. — Le 7 février, au départ de Rio-Janeiro, la position des armées alliées n'avait pas changé. On croyait qu'elles n'envahiraient pas le Paraguay avant un mois.

## CORRESPONDANCE

Nous publions sous notre responsabilité légale le résumé suivant, extrait de nos correspondances :

Paris, 5 mars 1866.

Le *Moniteur* annonce que la maladie du Prince Impérial eut son cours régulier. Il n'est pas survenu et tout porte à croire qu'il ne surviendra aucun accident, l'affection éruptive dont le prince est atteint, se présentant sous sa forme ordinaire et bénigne. Il y a peu de fièvre.

Le concert qui devait avoir lieu ce soir aux Tuileries est renvoyé à lundi prochain. Le grand dîner hebdomadaire auquel sont conviés successivement les personnages considérables de la politique, de la magistrature, de l'administration et de l'armée reste annoncé pour jeudi.

Le Sénat tiendra demain mardi une séance générale. C'est à tort qu'on a dit qu'une nouvelle pétition, relative au jardin du Luxembourg, avait été remise au président de la haute assemblée.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX  
DU 7 MARS 1866.

N° 23.

## LES MÉMOIRES D'UN ORPHELIN.

TROISIÈME PARTIE.

PARIS.

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX  
du 4 mars.)

— Pauvre Max ! murmure Guillaume en me prenant la main pour la serrer dans la sienne, et en exhalant une bouffée de tabac avec un soupir. Mais je n'ai eu que quelques vagues nouvelles de toi depuis ton départ de Morez. Dis-moi donc ce que tu as fait à Besançon, et par quel motif, avec quel appui tu es venu à Paris. Dis-moi tout. C'est par un singulier hasard que nous nous sommes rencontrés à la porte d'un théâtre. Mais ce qu'on appelle communément le hasard, est souvent une action providentielle. Nous devons tâcher de la reconnaître et d'en profiter. Bois cette bière qui n'est pas mauvaise, bien qu'elle ne vaille pas celle de Morez. Laisse-moi ramener ma pipe, et fais-moi ton récit.

J'obéis. Je lui narre de point en point mon humble installation dans la rue Saint-Vincent, et mes années d'étude.

Le comte appuyé sur la table, tête penchée de mon côté, il m'écoute attentivement. Il sourit quand je lui parle de mes succès de collège et de mon goût pour le dessin. Il fronce les sourcils quand je lui raconte les inquiétudes de ma grand-mère, sa dernière maladie et ses derniers jours. Lorsque j'en viens à lui confesser, non sans quelque embarras, comment je suis venu à Paris et comment j'y ai passé deux mois à ne rien faire.

« Ah ! ce terrible Paris, s'écrie-t-il ; la vallée où étincelle les trésors magiques, la montagne d'aimant qui attire et brise les navires des imprudents ! Sinbad le marin, en ses prodigieux voyages, n'a rien vu de plus fascinant et ne plus redoutable. Puis il ajoute en me regardant d'un air grave :

« Tu as eu tort, je crois, de venir sans appui et sans guide dans cette ville si dangereuse, et encore plus grand tort, y étant venu, d'oublier, mon cher Max, ce que tu devais immédiatement faire, selon l'intention de cette généreuse grand-mère dont tu parles avec tant d'affection. Je ne sais qui a dit : chaque jour que nous perdons volontairement est une chance de malheur pour l'avenir. Songe donc que de jours tu es ainsi perdus, et pardonne-moi si je te dis cela un peu durement. Je suis ton aïné ; j'ai une expérience que tu n'as pas, et, enfin, je crois que ta grand-mère m'approuverait. »

Il a raison, l'honnête Guillaume, je n'essayais pas de répliquer à ses remontrances. De plus, je m'aperçois que nos rôles vis-à-vis l'un de l'autre sont changés. Dans notre vallée de la Doye, j'étais à ses yeux,

et aux yeux de ses parents, un petit monsieur, un aristocrate. Je le maltraitais, et il se laissait faire. Maintenant, au contraire, c'est lui qui me domine, et avec ma nature timide et docile, je me soumettrai aisément à son ascendant.

Après un instant de silence, pendant lequel Guillaume a paru absorbé dans la contemplation de la fumée bleuâtre qui sort de sa pipe, il se retourne vers moi et me demande où je demeure.

« Rue de l'Université, hôtel des ministres.

— Un quartier nobiliaire, me dit-il, et un beau titre d'hôtel. J'imagine qu'en entrant là, tu n'as pas songé à régler d'avance, avec le maître de cette maison, le prix de ta chambre et du service de chaque jour ?

— Non. J'aurais craint, en prenant cette précaution, de lui faire une injure. Je crois que c'est un brave homme qui ne peut abuser de ma confiance. Il m'a présenté dernièrement une note à laquelle je n'avais rien à objecter.

— Et par cette note, et par tes autres dépenses dans ces deux mois de vie parisienne, tu as sans doute déjà bien écorné ton petit capital ?

— Hélas ! Oui. Ce qui m'en reste est dans cette bourse que tu vois si lestement arrachée des mains de mon voleur. Comme un célèbre philosophe de l'antiquité, je puis dire que je porte tout mon bien avec moi.

— Ainsi donc, si je ne m'étais trouvé près de toi lorsqu'un impudent coquin te dévalisait, tu restais au milieu de cette grande ville de Paris dans le plus complet dénuement. Pauvre garçon ! Et pas un parent ! pas un ami ! pas une main pour te

soutenir dans ta faiblesse et te guider dans ton inexpérience ! cela fait frémir. Non, certainement, ce n'est point l'aveugle hasard qui m'a conduit vers toi en un tel moment, c'est la Providence.

Guillaume se tait encore un instant, puis me dit :

« Max, demain, sans plus tarder, il faut que tu ailles chez M. Chamblay. Ce n'est pas un homme agréable, je le sais. En partant de Morez, je m'étais chargé d'une commission pour lui. A mon arrivée ici j'ai été le voir, et il m'a reçu de telle sorte, que je n'ai pas éprouvé l'envie de lui faire une seconde visite. Mais je ne suis à ses yeux qu'un être insignifiant, une espèce d'ouvrier, tandis que toi, tu appartiens à une famille pour laquelle il a dû garder de la considération. Quoi qu'il en soit, tu iras demain matin le voir. Ensuite, tu viendras me retrouver, et, selon le résultat de ton entrevue avec lui, nous aviserons à ce que nous devons faire. Est-ce convenu ?

— Très-bien.

— A présent, il est temps de rentrer. Je vais te reconduire dans ton quartier, et je te montrerai, rue de Grenelle, à une petite distance de ton hôtel, la maison de M. Chamblay.

A ces mots, Guillaume vide d'un trait son verre de bière, serre soigneusement sa pipe dans sa poche, jette sur la table le prix de ce qui nous a été servi, et me prend par le bras.

Chemin faisant, il me dit :

« A propos, j'oubliais de t'annoncer une chose importante, c'est qu'il est très possible que tu retrouves chez M. Chamblay, la jolie petite fille dont tu étais si occupé à la Doye.

— En vérité ? Clara !

— Clara. Oui, c'est son nom. Je m'en souviens.

— Et ! je vais la revoir chez M. Chamblay ?

— Je ne l'affirme pas positivement. Je dis seulement que c'est possible. Après la mort de son père, elle n'est plus retournée à la Doye. Son oncle a fait vendre tout ce qu'elle avait là, et elle demeure chez lui, ce qui est tout naturel, puisqu'elle n'a plus un autre parent. Elle doit y être encore, à moins qu'elle ne soit mariée.

Ainsi qu'un coup frappé à l'improviste sur une ruche endormie, éveillé aussitôt ses habitants allés et les fait sortir en tumulte, le nom prononcé subitement par Guillaume réveille dans mon esprit comme un essaim de blondes abeilles, les souvenirs de mon enfance et leur donne une nouvelle essor. Clara ! la gentille, la riieuse, la chère Clara ! Comment, en effet, n'ai-je pas eu l'idée que son père étant mort, je pouvais la retrouver chez son oncle. Il est vrai que ce n'est plus la petite fille qui m'appelait son bon Max. Peut-être ne me reconnaîtra-t-elle plus ? Peut-être aussi qu'elle est déjà mariée. N'importe. En mémoire des heureux instants que j'ai passés avec elle à la Doye, je voudrais la voir. J'irai chez son oncle. J'irai demain.

Guillaume me quitte à la porte de mon hôtel en me serrant la main, et me voyant pensif, me dit :

« Courage ! J'espère que tu seras bien reçu. »

Guillaume me croit inquiet de la visite que je dois faire. Mais il se trompe. Je ne m'occupe pas de M. Chamblay. Je rêve à Clara. Oh ! le bonheur de rêver !

—

Le Lendemain, j'apprends que, depuis